

Désordre

Les Fantômes d'Ismaël d'Arnaud Desplechin

Jean-Philippe Gravel

Volume 36, Number 3, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2018). Review of [*Désordre* / *Les Fantômes d'Ismaël* d'Arnaud Desplechin]. *Ciné-Bulles*, 36(3), 52–52.



Les Fantômes d'Ismaël

d'Arnaud Desplechin

Désordre

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Attablés, un groupe d'hommes discutent d'un collègue absent, attaché diplomatique ou espion, pour commencer un concours d'anecdotes (à la **Broadway Danny Rose**) qui nous entraîne dans un *flashback* racontant l'entrevue d'embauche de cet agent improbable (Louis Garrel). Nous soupçonnions déjà être dans un « film dans le film » avant d'être transportés sur le plateau d'Ismaël Vuillard (Mathieu Amalric) qui tourne ce film inspiré par son frère. Quelque temps après, la narration *off* de Sylvia (Charlotte Gainsbourg), compagne de Vuillard, nous transporte deux ans en arrière vers le soir de leur première rencontre. Vingt minutes et la table est mise pour faire passer **Les Fantômes d'Ismaël** pour un film à tiroirs où un cinéaste perd pied en tournant un film à tiroirs.

On aurait beau jeu de parler d'exercice sur la narration que l'on se tromperait de se référer aux casse-têtes d'un Robbe Grillet, par exemple, tant cette gestion peu commune (cette liberté) de la temporalité et des niveaux narratifs semble émaner ici d'une émotion qui est tout le contraire d'une pulsion d'emprise ou de contrôle. Comme d'ordinaire chez Arnaud Desplechin (et rarement ailleurs), c'est l'émo-

tion qui propulse le jeu narratif, et non le jeu narratif qui encadre (et contrôle, et étouffe souvent) l'émotion. Son cinéma dessine un des rares paysages cinématographiques où l'obsession et l'hystérie se révèlent tout à fait compatibles.

Et de l'affect, **Les Fantômes d'Ismaël** en a à revendre (au moins à l'écran), puisque son thème central est la perte et la disparition, d'ailleurs déployées sous tant de variantes que l'on ne manque pas de s'y perdre, comme ses personnages. Son arc le plus transparent demeure toutefois celui de voir Ismaël s'isoler avec Sylvia à Noirmoutier pour terminer le scénario qu'il est en train de tourner, avant d'être retrouvé par son ancienne épouse, Carlotta (Marion Cotillard), pourtant disparue depuis 20 ans et déclarée morte. Une apparition si soudaine que l'on peut d'abord en douter comme d'un fantôme puisque après tout, il n'y a bien qu'au cinéma que le passé révolu peut revenir sous les traits sublimes de Marion Cotillard et menacer votre relation avec Charlotte Gainsbourg.

Ce retour est vrai pourtant et fait s'enchaîner les abandons comme il souligne les nombreuses facettes de l'expérience de l'absence. Il y a ce père de Carlotta, Bloom (László Szabó), maître à penser d'Ismaël et cinéaste juif ayant tourné sur l'expérience des camps de concentration; il y a ce film

que tourne Ismaël auquel il manque la fin et qui s'inspire de son frère que l'on croira (un temps) disparu; il y aura Ismaël abandonné seul à l'autodestruction, pourchassé par un producteur (Hippolyte Girardot) pressé de le voir finir son film. La scène où ce dernier retrouve Ismaël dans son grenier à délirer sur la perspective en peinture parmi un écheveau désordonné de fils rappelant une toile d'araignée — qui figure autant le piège de la mémoire que l'écheveau narratif du film — livre des **Fantômes d'Ismaël** son meilleur autoportrait.

Dans l'exercice d'autoanalyse sur lequel a toujours reposé son œuvre, l'Arnaud Desplechin structuré (**Un conte de Noël, Rois et Reine**) a toujours côtoyé celui désorganisé et pour ainsi dire subjugué (**Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle), La Sentinelle**). **Les Fantômes d'Ismaël** s'inscrit tout à fait dans ce vertige où faire un film, c'est tâcher de les faire tous; c'est empiler des intrigues et des moments de cinéma qui ne se résolvent pas tous et où l'histoire paraît s'arrêter mieux que se conclure, en nous laissant toutefois le sentiment d'avoir traversé une crise et un concentré de vie comme de cinéma à l'intensité contagieuse. D'aucuns accusent le tout d'être péniblement n'importe quoi là où Desplechin démontre qu'il sait comme nul autre faire passer et sentir à l'écran l'un des aspects fondamentaux de la vie telle que nous la vivons, soit l'énergie, souvent féconde, de son désordre. **CB**



France / 2017 / 135 min

RÉAL. Arnaud Desplechin **SCÉN.** Arnaud Desplechin, Léa Mysius et Julie Peyr **IMAGE** Irina Lubtchansky **SON** Nicolas Cantin, Anne Le Campion et Aurélien Mauro **MUS.** Grégoire Hetzel et Mike Kourtzer **MONT.** Laurence Briaud **PROD.** Pascal Caucheteux et Oury Milshtein **INT.** Mathieu Amalric, Marion Cotillard, Charlotte Gainsbourg, Louis Garrel **DIST.** Cinéma du Parc